

Le Galepin

- BLEU -

n°23 - 1^{er} octobre 2019



n°23 – La chasse

Sommaire

RAPHAËL CABALE	
PICARDIE, TERRE DE CHASSE	3
MARIO LUCAS	
QUI VA À LA CHASSE...	5
ROGER WALLET	
JE VOULAIS QUE TU VOIES ÇA!	8
BERNARD BOUCHOT	
UN PROCÈS	12

PICARDIE, TERRE DE CHASSE

LA SALLE POLYVALENTE ÉTAIT DÉJÀ BIEN PLEINE. Les premiers arrivés avaient rempli les places du petit parking, et il fallait maintenant se garer sur les pelouses. « Si elle se faisait encore attendre, il serait préférable pour elle d'arriver en hélicoptère », commenta pour sa voisine le seul élu de l'opposition municipale, étalé, goguenard, sur une chaise de la rangée du fond.

Un conseiller trottina jusqu'au maire qui avait ceint son écharpe pour l'occasion. Le premier magistrat de la commune se précipita vers l'entrée pour accueillir la candidate. Radieuse, elle s'avavançait très à l'aise sur des talons aiguilles qui accroissaient sa sveltesse dans une petite robe toute simple, et la finesse de ses jambes impeccablement bronzées. Les militants du parti s'efforcèrent de lancer une salve d'applaudissements qui n'eut qu'un assez bref retentissement. Souriante comme sur ses affiches, la dame savait se servir d'un micro, mais elle venait quand même de la ville-préfecture. Franchement, elle allait venir habiter et vivre ici toute l'année ? C'est sûr, elle semait déjà en paroles une partie des milliards promis à la ruralité par le chef de l'État. Avec l'extension de la 4G, les territoires naturels pleins d'atout comme cestui allaient attirer de nouveaux habitants, surtout avec la future maison des services, où la Poste, les impôts, et que sais-je pourraient fonctionner en synergie grâce à un équipement numérique renouvelé. Mieux encore, avec une communication internet dynamique, les touristes du monde entier n'hésiteraient plus à venir passer leurs loisirs sur nos territoires de chasse. La chasse, si répandue dans notre commune, ne constituait-elle pas un loisir intergénérationnel et le meilleur atout de l'identité écologique de notre nation ?

« I cache du travail... Pi i n'in treuve point », commenta une mère de famille qui s'entendit répondre par un militant du parti majoritaire : « Ton fils n'a jamais eu le courage de traverser la nationale ! » Le débat menaçait de ne pas commencer dans une sereine clarté, si l'on en jugeait par la réaction perplexe de la candidate et par la mine assombrie du maire assis à la tribune.

À la surprise générale, plusieurs voix s'élevèrent, qui ne résonnaient pas souvent pour affirmer une opinion citoyenne en public. Tony, le ferrailleur, se fit applaudir de ses voisins en déclarant que naturellement, au siècle d'internet, l'État devait se moderniser pour faire plus avec moins d'argent. Plusieurs approuvèrent bruyamment, et le débat devint général. Le maire regardait avec attendrissement la candidate maintenant épanouie qui se permettait à présent tous les poncifs sur l'identité rurale de la France. La dame de la ville était adoptée ! Elle parlerait désormais abondamment de la chasse au cours de sa campagne, et elle s'arrangerait pour que le sujet accroche dès la prochaine interview, le soir-même !

Picardie 3, le Journal de 19h :

P3 – *Vous savez que dans l'opposition et même dans votre parti, certains se sont montrés sceptiques sur votre capacité à convaincre dans une petite cité rurale ?*

La candidate – Métropole ou cité rurale, le problème est le même, il faut toucher les cœurs. Une petite ville picarde représente à son échelle l'identité de la France. Je ne prendrai qu'un exemple: regardez l'attachement de tous à la nature, indépendamment de toute idéologie politique! Cela se manifeste avec éclat dans la pratique de la chasse, le troisième loisir des Français! C'est non seulement intergénérationnel, mais cela peut devenir une source d'attraction économique, et d'intégration; cela, je l'ai moi-même ressenti fortement.

– *Pouvez-vous développer ?*

– Mais certainement! Pas plus tard que cet après-midi, après un meeting très chaleureux, plusieurs riverains m'ont très gentiment proposé de partager une partie de chasse dès que j'en aurais le loisir... Une chasse très locale, m'ont-ils affirmé... Une chasse à la bitarde, une sorte de bécasse qui niche sur les talus..

– *Une chasse à la campagne, en pleine campagne électorale, ce n'est pas banal. Et vous allez chasser... indépendamment des opinions de ces chasseurs ?*

– Pas du tout, malheureusement. L'élu d'opposition nous a quittés tout de suite avec mauvaise foi: pas question, a-t-il dit, de tirer sur un oiseau qui vole en rond... Il a d'ailleurs beaucoup fait rire les autres qui m'ont fait remarquer que dans ce pays les vieux partis d'opposition préfèrent... la chasse au dahu!



QUI VA À LA CHASSE...



LA «CHASSE»? QUELLE DRÔLE D'IDÉE! S'il y a une chose que je déteste, c'est bien ça: LA CHASSE!!! Cela me fait toujours penser à «chiasse», «chasse d'eau», «qui va à la chasse...» Beurk! Je sais bien que d'aucuns me diront que certains sont écolos, que d'autres permettent de réguler la faune... Bof! Pour moi, le portrait type du chasseur est facile, proche du caricatural peut-être, mais c'est mon point de vue et je le partage! Bref, alors ton portrait type mon gars, c'est quoi? Eh bien, fastoche: cheveux très courts, treillis, rangers, du poil sur la poitrine, vote à l'extrême-droite, picole au bistrot avec les potes, ne respecte pas le code de la route, fait chier les voisins, prend sa femme pour une boniche... Vous en voulez encore? Non, j'arrête là, cela risque d'être long et de vous lasser. Alors, tu vas nous raconter quoi sur la chasse? J'en sais rien! Peut-être un truc du genre «Les chasses du comte Zaroff», tu vois l'genre? On y va?

Il était une fois (faut bien c'qui faut pour commencer, un truc classieu), j'déconne! Allez, en route pour la grande aventure, entrons de plain-pied dans la fiction (pas dans la «miction», comme diraient les chas...).

Surtout, si vous connaissez des chasseurs, ne leur dites pas ce que je pense, je n'ai pas envie de me faire passer à tabac.

Bon, quand même, avant de commencer je dois dire qu'il y a un chasseur que j'aimais bien: mon grand-père, le Jules («Mais quand est-ce qu'il va la débiter son histoire, ce pignouf?»). Le Jules, lui, c'était un vrai, un de ceux qui marchent pendant des heures, juste pour le plaisir d'être dans la nature, le fusil en bandoulière, canon ouvert tourné vers le bas, tirant quelques coups de feu dans le vague, juste pour faire comme si. Oh, il ramenait bien un lapin de temps en temps, il

fallait bien justifier son appellation de « chasseur ». J'ai encore une photo de cette époque, moi, tout gamin, en culotte courte à bretelles, chemise blanche et nœud-pap, lui, le fusil à l'épaule, casquette vissée sur son crane dégarni, grosse veste de velours, bottes vertes lui montant aux genoux, tenant son braque (blanc tacheté de gris et la tête noire) par la laisse. Nous descendions la petite rue qui venait des champs. C'était le bon temps.

Maintenant, c'est des viandards!

Après ce court intermède, revenons à nos moutons (ou lièvres, ou faisans, ou ramiers, comme vous voulez).

Le chasseur de l'histoire n'a rien à voir, ou si peu, avec le Comte Zaroff, ce n'était pas un nobliau vivant sur son île, pas un forcené non plus, juste un mec comme les autres, un peu simple d'esprit, toujours prêt à tirer sur tout c'qui bouge. Lui aussi emmenait son petit-fils aux battues (la comparaison s'arrête là), voulant qu'il prenne sa succession sur le territoire. Pour cela, il lui avait acheté de petits habits de chasse et une carabine à bouchon. Ne riez pas, c'est vrai, enfin, vrai comme dans une fiction. Un jour (je me souviens, c'était un dimanche) donc, ils partirent tous les deux aux aurores, commençant à marcher dans les prairies encore humides de rosée (je pourrais aussi ajouter qu'un fin brouillard se levait lentement, mais ce serait trop, comment dire, romantique).

– Mon p'tit, aujourd'hui on va faire un carton!

– Oh oui, papy, on va ramener plein de lapins!

Et ils partirent en chantant, main dans la main, le gamin sautillant de plaisir. Ils empruntèrent une petite rue à la sortie du village, suivirent ensuite un chemin mal entretenu, bordé de murets de vieilles pierres, longèrent un champ de maïs, traversèrent un petit bois et parvinrent à une grande prairie où les attendaient d'autres chasseurs. Le gamin était fier d'être là parmi les grands. Ils se répartirent les tâches et fixèrent les zones de recherche de chacun. C'était parti!

Ils eurent beau parcourir des lieues et des lieues, rien à l'horizon, rien à se mettre sous la dent, même pas un moineau, ils auraient mieux fait d'aller se taper un ball-trap. Le gamin qui s'impatientait quelque peu visait les mouches avec sa carabine à bouchon. Le grand-père, lui, sentait sa main gauche (il était gaucher, petite précision) s'ankyloser.

– Papy, si on ne voit pas de lapin, qu'est-ce qu'on va faire?

– Je ne sais pas mon t'chiot! Viens, on va s'asseoir pour casser une petite croûte, puis je te raconterai une histoire, celle d'un chasseur qui, n'ayant pas trouvé de gibier, décida de traquer un homme et de faire comme si...

– Oh, c'est horrible!

– Ce n'est qu'une histoire, une simple histoire, mon gars, t'inquiète pas.

(À noter quand même que cette histoire lui trottait fortement dans la tête et qu'on ne sait jamais ce qu'il se passe dans la tête des hommes. Enfin, on verra bien ce qu'il va en advenir.)

Ils reprirent leur pérégrination, mais toujours rien, même pas un coup de feu dans le lointain. Ils décidèrent de faire une pause avant de rentrer, s'allongèrent sous un chêne millénaire (je brode, pour faire chic) et finirent par s'endormir, le fusil et la carabine posés sur le tronc de l'arbre entre eux deux.

Un bruit singulier réveilla le grand-père, comme un grognement et surtout... une odeur... celle d'un SANGLIER! Il se leva d'un bond, saisit le fusil et tira... sauf que... il avait pris la carabine à bouchon du p'tit! La bête, le sourire aux lèvres, fonça...

(C'est là que je suis sorti de mon cauchemar, les draps trempés de sueur.)



JE VOULAIS QUE TU VOIES ÇA !



Van Gogh, *Deux bouleaux*
aquarelle

IL FAISAIT FRISQUET QUAND ON S'EST MIS EN ROUTE. Je me souviens de la date : 1^{er} octobre 57, j'avais dix ans. C'était un dimanche. Je portais ma parka et mon père sa veste de cuir tout élimée. Brodequins parce que les herbes. Il marchait devant. J'étais fier, je portais son fusil. Je l'avais dans le dos en bandoulière. Le chien trottait à côté de lui. Il s'arrêtait souvent pour m'attendre. Ce n'est pas que je lambinais, à dix ans on est en pleine forme, mais je m'étais rarement trouvé dehors à cette heure et je regardais de tous mes yeux. Le jour se levait lentement, la lumière était encore triste. Oh non, surtout pas triste ! dit mon père. On s'assit sur le talus. Tu vas voir, dans dix minutes le soleil sera là. En écarquillant les yeux on apercevait le clocher de Saint-Omer, je le connaissais bien parce que c'est là que je servais la messe. Ma mère allait à l'office tous les dimanches, elle était fière de me voir en aube et en surplis. Mon père, non. Des fois on parlait de ça tous les deux, de la religion. C'est lui qui, le premier, m'a expliqué que la foi, ça pouvait se perdre. Et toi tu l'as perdue ? Il sourit avant de me répondre. Il ne me répondit pas, il était tout sauf bavard, il hocha juste la tête deux fois. Il avait promis de me laisser tirer aujourd'hui. On n'oublie pas ces choses-là. Les champs étaient nus, les dernières betteraves avaient été arrachées dans la semaine, elles étaient parties en tombereau à la sucrerie de Bresles. Là aussi, il avait promis de m'y emmener. Quand tu seras un peu plus grand, parce qu'il y a pas mal de choses à comprendre. J'en savais déjà un peu parce que Monsieur nous avait fait une leçon là-dessus, avec un Vidal-Lablache très bien expliqué, mais je ne le dis pas à mon père, j'aimais encore mieux ses leçons à lui. Grand-père était agriculteur mais je ne l'ai pas beaucoup connu. Enfin, c'était surtout mon oncle René qui s'occupait de la ferme parce que Grand-père, depuis la guerre...

Mon père sortit sa blague et se roula une cigarette. Il me laissa la lui allumer. Je faisais très attention à cause de sa moustache. Bien plus tard, bien longtemps après cette histoire, un jour où je suis passé voir ma mère, elle a été très émue de me voir entrer dans la cuisine, elle m'a un peu écarté à bout de bras pour me regarder, elle n'a rien dit mais j'ai compris : je m'étais laissé pousser la moustache.

Aujourd'hui on va faire le grand tour, a dit mon père. On est passés par le champ de Meunier. Le chemin était encore un peu trempé des averses du début de semaine, il y avait des flaques et

l'on voyait très distinctement les traces du tracteur. Assez vite on est entrés dans les taillis de Monceaux. Des piafs criaillaient, je ne savais pas comment on disait. Mon père à levé l'index et m'a fait signe de bien écouter. Ça criait, des petits cris brefs parfois plus aigus, parfois plus saccadés. Il m'a dit Les alouettes! Et ça, alors ça tu connais... Non, pas des corbeaux, les corbeaux sont très grands, ils font plus d'un mètre quand ils ouvrent leurs ailes. Par ici c'est des freux. J'ai ri C'est drôle, à l'école il y a une fille qui s'appelle Freux, Anne Freux, elle est presque aussi grande que moi... Eh ben, si ça se trouve, c'est elle qui t'appelle de là-haut! On a ri tous les deux. Quand je lui ai raconté, à Anne, le jeudi suivant, elle m'a regardé bizarrement. Et, c'est drôle la vie, elle a été ma première amoureuse. Je me souviens que quand nous nous sommes embrassés elle s'est émue, Tu vois, ton père, il s'était pas trompé...

Le chemin a descendu jusqu'à la rivière. Je dis la rivière, je devrais plutôt dire le ruisseau parce qu'il est, à cet endroit, bien peu considérable. On l'a traversé sur les cailloux pour passer sur l'autre rive et on l'a longé longtemps. Au moins un quart d'heure. À droite et à gauche il n'y avait que des champs et des halliers. Le soleil s'était levé pour de bon. Je sentais le fusil peser un peu mais pour rien au monde je ne l'aurais dit à mon père, il aurait été fichu de me le prendre.

À un moment donné, le chien a fait du raffut. Il levait le nez en tournant la tête, il reniflait de tous les côtés. Qu'est-ce qu'y a, Black? Qu'est-ce t'as senti? Mon père lui a caressé le crâne. Le chien a retrouvé son calme. On a marché encore un quart d'heure. Le Petit Thérain filait tranquillement quand d'un seul coup, à l'entrée du bois de Saint-Omer, on l'a vu arriver. Le renard. Un renardeau pas tout à fait roux qui glapissait. Il avait la gorge et le bas du museau blancs. Il s'arrêta brusquement et resta en arrêt. Black était occupé à autre chose et d'abord il ne réagit pas. Je fis glisser le fusil de mon épaule et le tendis à mon père. Mais curieusement il n'épaula pas. Il resta immobile, à dévisager la bête à cent mètres de là. Je me dis que peut-être c'était trop loin, qu'il ne voulait pas gâcher une cartouche pour rien. Black se retourna et tout de suite se mit à hurler. Mon père lui enferma la gueule dans la main, Tais-toi! Le renardeau ne bougeait pas. Il était campé sur ses pattes et flairait le vent. Et tranquillement il nous a tourné le dos et il a décampé. Sans hâte. Je l'ai regardé s'enfoncer sous les arbres. Pourquoi tu l'as pas tiré? j'ai demandé. Mon père avait mille façons de me répondre mais il choisit la plus mystérieuse: Pas aujourd'hui... Je ne compris pas bien mais j'eus comme le sentiment que j'avais emporté le fusil pour rien.

On s'arrêta au bout du bois. Il était plus de dix heures. On avait bien marché, je le sentais dans les mollets. On s'assit. Mon père ouvrit sa gibecière. Il me tendit un paquet de gaufrettes au chocolat et s'alluma une cigarette. Puis il me dit Je voulais que tu voies ça. Que je voie quoi?, il n'y avait rien de particulier ici, que des chênes et des érables. Je ne voyais pas ce qu'il voulait dire. Il ne répondit pas et continua de tirer sur sa cibiche.

Et d'un coup il redit Regarde ça! Tu vas voir, je ne connais rien de plus beau que ça. Du doigt il désigna, à mi-pente du champ, un bosquet de bouleaux. Un bosquet assez grand, il pouvait y avoir une trentaine d'arbres. Il tendit encore le doigt vers là-bas, répéta Je voulais que tu voies ça. J'écarquillais les yeux mais ne voyais pas grand-chose. Jusqu'à ce que le soleil se glisse entre les nuages et vienne frapper les cimes. Alors la boulaie s'enflamma. Le blanc des troncs se mit à briller de mille feux comme dans le tableau de Van Gogh que Monsieur nous avait montré à

l'école. Mais sur l'aquarelle on est en plein hiver, il y a de la neige partout tandis que ce matin-là il faisait doux. J'étais fasciné par cet éclat des couleurs, comme si c'était presque impossible. Nous restions silencieux, pris dans la contemplation. Au bout d'un moment, mon père soupira Tu comprends pourquoi j'aime la chasse ? Je souris. Puis il sortit un petit carnet et me le tendit. Il n'y avait rien d'écrit, toutes les feuilles étaient blanches. Et un peu épaisses. C'est pourquoi faire, papa ? Silence. Il replongea la main dans le sac. Une boîte de crayons de couleurs. C'est pour toi. Tu veux bien dessiner le soleil dans les bouleaux ? Il n'était pas bavard, mon père, et c'était déjà au moins la dixième phrase que je l'entendais prononcer ce matin-là. Je me levai et lui claquai une bise sur la joue. Bon. Pendant que tu travailles, j'emmène Black boire à la rivière. Il prit son fusil et ils partirent tous les deux.

Je n'avais jamais vraiment dessiné, je veux dire en dehors de ce que Monsieur nous donnait à faire en classe une fois de temps en temps : un pot, un bouquet de fleurs ou le marronnier de la cour. C'est vrai, j'aimais bien ça et je me débrouillais plutôt pas mal. Là, je ne savais trop par où commencer. Je finis par choisir les bouleaux de devant et dessinai sommairement leur masse. Je m'efforçai de respecter les proportions entre le tronc et les feuilles. Puis je me rendis compte que je n'arriverais pas à dessiner les détails car ils étaient trop nombreux. Je gomma soigneusement mon esquisse et je choisis de faire comme Van Gogh : seulement deux bouleaux. Il suffisait de deux pour montrer que le soleil se glissait entre les troncs, qu'il les colorait par l'arrière. Je sortis du bois et m'approchai du bosquet. Je finis par aller carrément au pied des arbres. Il me fallut dix bonnes minutes pour être satisfait de leur silhouette. J'attaquai la couleur. Dans les douze crayons, heureusement il y en avait un blanc. Je coloriai le bouleau de gauche. Je me dis que les traits noirs de construction ne feraient pas très joli. Alors je les gomma au fur et à mesure que j'emplissais de marron sombre les éclatements de l'écorce au long du tronc. Ça me prenait du temps mais le résultat valait le coup. Un quart d'heure et mes deux troncs étaient finis. Pour le feuillage je soulignai d'abord les plus grosses branches. Pour les feuilles elles-mêmes j'avais de la chance : il y avait deux crayons verts, un clair et un anglais. Avec des petites touches de jaune, ça faisait pas mal. Puis je dessinai sommairement le pré, sans oublier une taupinière. Je tendis le carnet à bout de bras.

C'est alors qu'un coup de fusil éclata, il venait du bas du champ. Mon père s'était quand même décidé à rapporter un lapin... Et alors Black se mit à hurler comme il le faisait des fois la nuit quand il entendait un bruit inhabituel.

Il manquait le plus important : le soleil dans le quart du haut de page. Je n'allais quand même pas faire un rond jaune ! C'est là que je compris que la peinture était quand même plus facile, parce qu'avec les mélanges on pouvait vraiment rendre toutes les nuances. Mais j'étais bien parti et je tenais à le montrer à mon père tout de suite. Je m'étais même dit que ça le ferait rire si je lui disais Je voulais vraiment que tu voies ça ! Du coup je me collai à mon ciel avec un mélange de bleu clair, de jaune et de blanc. En dix grosses minutes c'était bouclé.

J'appuyai le carnet contre une grosse pierre et me relevai pour juger de l'effet. Pas mal, dirait Monsieur, je te mets la moyenne.

Black n'aboyait plus. Je courus dans la pente du champ et je fus bientôt à la rivière. Je n'eus pas beaucoup à chercher car le chien se dressa sur ses pattes en me reconnaissant. Mon père

semblait dormir. Ça m'étonna car ce n'était pas son genre. J'approchai rapidement en criant Papa! Papa! Je voudrais que...

Il était couché sur le côté gauche. Le fusil était tombé près de lui. Il avait le genou droit replié, comme on fait quand on dort. Le rouge qu'il avait sur la chemise, Monsieur l'appelait du vermillon. Il tenait un papier dans la main droite. Un papier déplié, on voyait la marque des plis. Un papier du docteur? Une lettre peut-être...



UN PROCÈS

– CHERCHE ! CHERCHE ! AVANCE, NOM DE DIEU ! Devant toi, cherche ! Allez, bouge-toi un peu non de non !

Le museau plaqué au sol, le terrier s'enfonce dans les herbes hautes, ignorant les griffures des chardons et des ronces. Il est à son affaire, il aime ça. À droite, à gauche, en avant, en arrière, rien n'est censé lui échapper. Il piste !

– Cherche ! Cherche !

Les mots claquent dans l'air du petit matin frais et humide. L'homme encourage son chien, il l'incite à découvrir la moindre trace de gibier.

– Cherche !

C'est une injonction qui suppose «Trouve !»



Scène typique d'automne: tableau champêtre avec atmosphère brumeuse, lumière douce, odeurs de mousses et de litières humides qui se décomposent lentement, criailleries de faisans, rots de chevreuils, accablements de perdrix, clapissements de lièvres qui se mélangent aux interjections des hommes et aboiements impatients des hommes et de leurs chiens rassemblés pour passer une belle matinée dans la nature. La trêve annuelle a été rompue, le tir à vue est de nouveau autorisé sans autre restriction que de respecter les quotas. La chasse a ses lois et le gibier le bon goût d'être à disposition pour se laisser truffer de plomb. C'est qu'ils sont fiers, ces amoureux de la nature, dans leurs treillis militaires avec leurs casquettes fluo vissées sur le crâne, bandes de cartouches croisées en travers de la poitrine ou attachées à la ceinture, poignard fixé au ceinturon, fusil en main, prêts à faire feu. Ils avancent dispersés, par deux ou trois ou alignés tous les cinquante mètres. Ce sont des «Chasseurs» ces gars-là, avec un grand C. Des vrais ! Des tueurs de fauves ! Une caste. Des guerriers de la Nature qui s'exposent comme des œuvres d'art dans une galerie parisienne: un défilé de mode. Ils aiment être vus et être admirés. C'est une armée en mouvement.



– Cherche ! Cherche !

Du point de vue du chien, c'est l'expression pitoyable qui résume le condensé de plus de dix mille ans d'une domestication réduite à ordonner la traque d'un congénère. Non pour son bénéfique mais pour celui du porte-flingue qui le suit afin qu'il puisse faire feu sur n'importe quoi de vivant. Il est vrai qu'un pigeon d'argile aux petits pois... En échange de cette traque ? Une

caresse amicale sur le dos, le droit de ramener le corps ensanglanté encore tiède de la victime, peut-être un peu de rab au repas du soir, mais là, rien n'est moins sûr, car on lui expliquera qu'il doit garder la forme pour courir et qu'il a bien de la chance de participer à ces belles courses...

– Cherche! Cherche!

Chercher, il ne fait que ça. Il aimerait bien le voir, l'autre, le nez plaqué au sol, de la rosée plein la truffe, les pattes détremées, les coussinets rappés, le poil emmêlé de graines de toutes sortes qui font des bourres à la fin de la journée et qu'il faudra s'arracher à coup de langue et de dents.

– Cherche! Cherche!

À quand une piste sérieuse? C'est qu'il s'impatiente le guerrier! Il y a déjà eu des tirs ici et là. La foulée est vigoureuse, les herbes fouettent la gueule, égratignent les yeux; ça pique, ça coupe, ça cogne... Là? Non, la piste date de deux ou trois jours. Celui qui l'a tracé n'est plus là. À quand la pause déjeuner? Une odeur! Elle est de la nuit. Enfin! Ralentir, prendre son temps, renifler, analyser, compulsurer les souvenirs. Remuer la queue, c'est important, ça donne une contenance, se figer un instant, relever subitement la tête, humer l'air, replonger la gueule au sol, souffler fort plusieurs fois, éternuer, repartir en avant, deux pas de côté, revenir en arrière et plonger droit devant. Ça se précise. Le maître jubile, il est content. Ah! Une touffe de poils. Un lièvre: taille moyenne, un du printemps, pas plus d'un kilo deux, à peine la moitié une fois cuit. Il n'y aura rien pour lui. S'il le lève, ça calmera l' impatient qui le pousse au train.

– Cherche! Cherche!

– ...

– À droite!

– Non, reviens... Ici!

– Cherche!

Il connaît l'endroit, ils y sont déjà venus l'année précédente. Il avait levé une paire de faisans d'élevage: maigres à vouloir leur foutre la paix. Ils n'ont pas eu le temps de voir venir le coup. Ils s'étaient précipités vers leur exécuteur, croyant qu'il allait leur donner du grain. Faune sauvage? La carrière n'est pas loin. Il y a toujours du gibier dans les hautes herbes et dans la caillasse. C'est une ancienne excavation dont le front s'éboule un peu plus chaque hiver, où l'eau suinte de partout et où il ne fait pas bon poser les pattes à cause des vipères.

– Cherche! Cherche!

S'il pouvait lui dire, «Vas-y mon gars, cherche toi-même, montre-nous un peu ce que tu sais faire!» C'est plein de ronces et d'épINETTES maintenant. Là, un passage, un mouvement, il est là! L'odeur est forte, il a peur, il est acculé. Claquement de la culasse. Les semelles des bottes écrasent l'herbe. Il y a de la précipitation, le souffle est plus court, le doigt est crispé sur la détente, gare aux plombs perdus.

– Putain! On n'y voit rien là-dedans! Pousse-toi de là, le chien! Je vais me le faire, y va plus se planquer longtemps, le salopard!

L'amour de la nature.

Quelques pas de plus en avant, une hésitation de dernière seconde; épaulement... Et puis l'herbe qui se dérobe sous le pied, le regard étonné de l'homme qui perd l'équilibre, le bruit creux et mat de pierres qui roulent et s'effondrent dans le vide en dessous de lui, un cri de surprise, le

sol qui avale le corps d'un coup, le fusil qui heurte le sol et le coup qui part sous le choc, un hurlement de peur, derrière les branchages entremêlés les yeux du lièvre qui brillent : sauvé ! Pour cette fois.



Mal de crâne lancinant. Peu à peu la mémoire revient : la poursuite, le chien qui s'enfonce dans les buissons, la certitude que le gibier est pris au piège, la satisfaction de faire un carton. Le toucher de l'arme, l'odeur de la poudre à venir et puis, soudainement, alors qu'enfin il va tirer, le sol qui s'ouvre, la sensation de tomber, la tête qui heurte une pierre, un bruit de détonation, les bras qui battent dans l'air, le choc brutal, le souffle coupé, le noir qui l'emmène. Où est-il ? Il est tombé dans un fontis, de l'eau ruisselle tout autour de lui. Il bouge les jambes, l'une après l'autre, il tâte son bras droit, puis le gauche : il est endolori de partout. Pas de casse on dirait. Ça a l'air d'aller. Il va falloir se sortir de là. Là ? Ah, oui ! La carrière. Il faudrait en protéger les alentours, c'est dangereux, il a failli se tuer. Il se plaindra, il demandera des dommages et intérêts, il alertera la fédération. À tout hasard, il siffle le chien, hurle son nom. Sa voix résonne, il y a un peu d'écho. Rien, pas de jappement. Il a dû s'éloigner. Chercher du secours ? S'il ne rentre pas ce soir on va s'inquiéter, on va venir le tirer de là. De la lumière tombe du trou par lequel il a chu. Dans la pénombre, il découvre une salle assez vaste pour contenir une centaine d'hommes. Face à lui, qui gît au centre de l'espace, il y a comme un demi-anneau taillé en avant de la paroi de craie. Une sorte de table basse taillée en arc de cercle dont l'épaisseur et la hauteur ne dépassent pas la cinquantaine de centimètres. Un frottement d'ailes : des chauves-souris ? La tête lui tourne à nouveau, voile noir.



Un rai de lumière tombe à la verticale. D'autres, régulièrement espacés, viennent frapper la table de pierre à espacement régulier : sept taches blanches. Dans la pénombre qui l'entoure, il devine une présence nombreuse. Il se retourne et discerne une multitude d'éclats blancs et brillants qui le fixent. Une odeur de suint et de fourrure assaille son nez. Des bêtes ? Un murmure s'élève en même temps qu'un bruit provient du côté gauche de la table. Sept silhouettes, étranges, de toutes les tailles, émergent progressivement dans la lumière. Il fronce les yeux. Lorsque l'image s'est formée sur sa rétine et qu'il est en mesure de comprendre ce qu'il voit, il a un sursaut de recul. Face à lui se dresse un sanglier, un mâle, immense, à la robe presque noire, avec une tête énorme et des crocs menaçants. Il porte instinctivement une main à sa ceinture à la recherche de son couteau. L'étui est vide. Il tressaille de peur. De chaque côté de la bête affreuse apparaissent un renard et un blaireau puis, alternativement, un lièvre, une perdrix, une poule d'eau et un chevreuil. Il se trotte les yeux : l'effet du choc ?

– Levez-vous !

L'ordre a claqué comme un coup de tonnerre. Son regard se fige, il secoue la tête. Une voix ? Le sanglier a parlé ! Il délire ? Il a dû se faire un hématome cérébral en tombant.

– Levez-vous, face à la Cour! réitère la voix grave.

Il doit être inconscient et faire une sorte de rêve. C'est étrange comme le cerveau crée des situations aussi semblables à la réalité. La lumière l'aveugle, il fait un pas en arrière.

– Restez où vous êtes afin que tout le monde puisse vous voir.

– Où suis-je? C'est quoi, ce délire? lance-t-il. J'hallucine?

– Vous comparez devant la Cour qui doit vous juger pour les actes dont vous vous êtes rendu coupable.

– Hein? Cour, coupable?, se récrie-t-il.

– Vous comparez pour tentative aggravée d'assassinat sur un lièvre et d'un grand nombre de meurtres prémédités et perpétrés à l'encontre de plusieurs des nôtres selon les témoignages que nous avons rassemblés ainsi que de tous ceux qui seront recueillis lors de ce procès.

– Assassinat, meurtres? Qu'est-ce que c'est que cette histoire? Je dois être sacrément dans le gaz pour imaginer un truc pareil. Il serait temps que je me réveille.

Dans le songe qu'il croit faire, il esquisse un pas en arrière pour amorcer un demi-tour et s'en aller.

– Asseyez-vous par terre dans la lumière!, lui ordonne le sanglier d'une voix forte et intimidante.

– Mais qu'est-ce qui se passe ici? Qui êtes-vous d'abord?

– Je suis le président de ce tribunal.

Il est sidéré. Comme il n'arrive pas à s'extraire de son rêve il choisit de continuer l'aventure. Après tout...

– Ok. Vous, le gros...

– Silence!, lui intime le sanglier. Une remarque désobligeante de plus et nous ajouterons le délit d'outrage à la Cour à ceux pour lesquels vous comparez déjà.

– C'est ça... Et, ceux-là – il désigne d'un geste de la main les autres animaux qui l'entourent – ce sont vos assesseurs.

– Parfaitement. À mon extrême droite, vous voyez l'avocat général qui représente la partie civile.

– Le chevreuil?!

Il ricane. Quand il racontera ça aux copains...

– Le chevreuil, en effet.

– Pourquoi pas! N'ai-je pas droit à un avocat?

– Personne n'a désiré assurer votre défense.

– Je vois. Je suis le vilain-méchant-chasseur. C'est jugé d'avance, n'est-ce pas?

– Non, mais je ne vous cacherai pas que la tentation a été de vous laisser sans soutien juridique. Cependant, nous ne sommes pas des monstres. Nous avons des principes.

– Ben voyons! Et je fais comment, si je n'ai pas d'avocat?

– Nous en avons désigné un d'office. Maître Hermine. Il n'est pas très familier des procédures des cours d'assises, mais il est très volontaire et fera de son mieux pour vous défendre honorablement.

– Me défendre... honorablement ? Vous avez vu à quoi il ressemble ? Plutôt mité, l'avocaillon. Non, je préfère me défendre tout seul. Un homme vaut plus que tous les animaux que vous êtes. Nous sommes...

– Oui, oui, on sait : supérieurs... Gardez ça pour plus tard. Ce n'est pas l'heure. D'ailleurs, à votre place, j'évitais de le répéter. Greffier ? Prenez acte du refus de l'accusé d'être secondé par l'avocat commis d'office.

– Une question.

– Je vous écoute.

– Comment comptez-vous m'empêcher de partir ? Je ne vois aucun garde, aucune barrière...

Le président lève un sourcil à demi amusé qui lui fait dresser le poil comme une crête qui part du bas de la nuque jusqu'au haut du crâne.

– Il y a dans cette salle suffisamment de sangliers, de renards, de blaireaux et d'oiseaux de proie aux griffes et aux crocs acérés pour vous en dissuader. De toute façon cette salle n'est pourvue d'aucune issue à votre taille, excepté le trou par lequel vous êtes tombé. Comme il est à plus de six mètres de hauteur, que les parois pour l'atteindre sont lisses et humides, et qu'elles font un léger dévers, vous êtes coincé.

– Je peux crier, vous savez.

– Faites.

– Vous ne pouvez pas m'en empêcher, ou alors il faudra me bâillonner. J'ai de la voix ! On va m'entendre, on me trouvera !

– Faites ! Lorsque vous serez fatigué et que vous serrez aphone nous reprendrons les débats. La roche est épaisse, nul son ne peut la traverser. Quant à accéder à ce trou, le roncier qui l'entoure est si épais que nous avons nous même du mal à nous y déplacer. Aucun humain ne s'y risquera. De plus, nous avons consciencieusement effacé les traces de votre passage. Des branchages ont été disposés et enchevêtrés de manière à dissuader toute velléité de pénétrer ces fourrés. Nous avons également masqué vos odeurs en aspergeant les environs de détritres putrides et fermentés, nos amis putois s'y sont également donnés à cœur joie. Vos meilleurs limiers seront incapables de relever le moindre de vos effluves. Nos experts ont été incapables de vous repérer, et croyez-moi, ils savent y faire. Alors, d'ici à ce que quelqu'un force ce barrage ou se souvienne d'avoir seulement connu cet endroit, votre procès sera terminé, la sentence aura été prononcée et la peine exécutée.

– Ils viendront à la carrière ! s'exclame le chasseur un peu inquiet. Ils connaissent les lieux. Ils fouilleront les moindres recoins, ils feront passer des terriers dans les fissures. Vous ne me séquestrerez pas longtemps !

– Tout est possible, mais je vous l'ai dit, votre procès sera clos, cela n'aura plus aucune importance. Il se fait tard, nous vous laissons la nuit pour préparer votre défense. Votre procès ouvrira demain au lever du soleil.

– Hé ! Une minute. Vous allez me laisser seul ici, sans rien me donner à manger ? Dans le froid ?

Le sanglier le toise d'un air goguenard.

– Vous ne manquez pas de réserves à ce que je vois. Vous êtes même plutôt replet. Jeûner une

nuit ne vous fera pas de mal, cela nous arrive souvent, nous ne nous portons pas si mal que ça. Vous trouverez toutefois des champignons au fond de cette salle ainsi que des baies et des noisettes que nous avons ramassés à votre intention. Il y a aussi une vasque remplie d'eau de pluie, vous pourrez vous y désaltérer.

Le chasseur affiche ostensiblement un air exagérément satisfait.

– Parfait !... Vous n'auriez pas par hasard un petit morceau de viande... J'ai un briquet. Il y a un peu de bois sec par terre, je pourrais me faire une petite grillade.

Un murmure de réprobation s'élève dans la salle.

– Je plaisantais, reprend aussitôt le chasseur. Je plaisantais... répète-t-il. Détendez-vous. C'est moi l'accusé ici, non ?... – Le silence est retombé, épais, inamical. – Je vois... Vous n'avez guère le sens de l'humour. Mais comment des bêtes pourraient avoir ce qui fait l'originalité de l'espèce humaine : rire, de tout, de rien, de soi, des autres...

Le président émet un grognement d'agacement et tape de la patte arrière droite le sol.

– En effet, nous ne rions pas de la même chose. La séance est levée. Gardes ! Surveillez étroitement l'accusé. Il ne faudrait pas qu'il tente de s'échapper ou qu'il se blesse par mégarde. Bloquez les issues et n'hésitez pas à utiliser la force si c'est nécessaire, mais ne l'abîmez pas trop quand même.



– Ainsi vous chassez depuis votre adolescence, demande le chevreuil.

– Ouais. Au fusil, dès quinze ans : on est chasseur de père en fils dans la famille. Mais je posais des collets et des pièges bien avant.

– N'est-ce pas un peu jeune pour tuer un animal ?

– Vous plaisantez ? Vos rejetons, vous leur apprenez à chasser à quel âge ?

Le chevreuil ne relève pas.

– Ça ne vous a jamais troublé ?

– Quoi ?

– Tuer.

– Vous ne pouvez pas comprendre. La chasse, c'est... comment vous expliquer ? C'est une expérience extraordinaire. On est entre hommes, il y a les chiens qui hurlent, l'odeur de la poudre, la marche au grand air, le fusil que l'on tient entre ses mains, la peur de rater son coup. C'est dur, vous savez !

– Quoi ?

– Manquer sa cible ! Vous passez pour un nul. Vous imaginez ? Les chiens et les copains rabattent le gibier sur vous, celui-ci vous arrive droit dessus à quinze mètres, il ne sait plus où donner de la tête, il a la meute aux trousses, ça hurle, ça aboie, il y a les cornes de chasse qui grincent dans l'air, la tension est à son comble, on est tendu au maximum, on a attendu des heures à son poste et puis, là, au moment de tirer, le temps de réagir, celui de mettre en joue, la bestiole vous a filé sous les yeux et vous vous retrouvez à tirer n'importe comment, dans la précipitation. Alors, vous ressentez l'humiliation et la honte d'avoir tout fait de travers. Les gars

qui vous font confiance vont rentrer bredouille à cause de vous alors que tout se passait bien. La honte.

– Nous connaissons, nous aussi, ce genre de déboire, les prédateurs, évidemment. Cependant, ils n'en font pas toute une histoire, sauf si cela à une conséquence sur la survie de leur progéniture qu'ils doivent nourrir.

Le chasseur affiche un sourire compatissant.

– Ah, vous voyez, vous aussi vous connaissez ça, hein ! Il faut être chasseur pour ressentir toutes ces émotions. Non ?

– Ceux qui chassent parmi nous le font uniquement pour vivre, par nécessité, jamais par jeu, lui rappelle l'un des accesseurs. Nous faisons partie de ce que vous appelez la chaîne alimentaire ; les herbivores se nourrissent de végétaux, les carnassiers des herbivores, les carnassiers de carnassiers et d'herbivores. Les moins robustes, les chétifs et les malades sont les premiers concernés. C'est une façon propre de nous éviter une fin douloureuse ou une agonie trop longue. Il s'agit de la simple loi de la nature. Les plus forts perpétuent l'espèce.

– Alors, dans ce cas que me reprochez-vous ?

– De tuer gratuitement, pour le plaisir.

– Ah mais pas du tout ! Vous n'y êtes pas ! Nous chassons ! Ce n'est pas pareil. Et, reconnaissez que d'une certaine façon, nous vous rendons service.

– À coups de fusil et d'égorgements, de poursuites par des meutes enragées ?

– Caricature ! Les chasseurs ne font que réguler vos populations. Ceux qui ne courent pas assez vite, qui ne volent pas assez haut, qui sont frêles ou malades, les teigneux, les trop nombreux, les porteurs de vermine... nous les éliminons au profit des plus forts et des plus résistants. Nous faisons le même travail de sélection que vous. Intelligemment. Avec passion.

L'assemblée est perplexe. L'homme qui est devant eux a des arguments qui pèsent. Chacun se regarde, un peu de travers finalement. C'est vrai que tous vivent dans la crainte de devenir à tout instant une victime. Aucun ne vaque sereinement à ses occupations, car tous sans exception sont à la merci d'un coup de griffe ou de mâchoire. C'est ainsi depuis la nuit des temps. C'est dans l'ordre des choses. Est-ce juste pour autant ? Le faible doit-il rester faible et le fort toujours le plus fort ? Chacun hérite d'une condition immuable, de la fatalité d'être à la base de la chaîne ou à son sommet. Le faible n'est-il bon qu'à être croqué et le fort destiné à croquer ? Un rat des champs au pelage miteux lève une patte pour demander la parole. Le président a levé la tête, il l'observe.

– Oui ?

– Je voudrais donner un avis votre honneur. Je ne serai pas long.

– Approchez afin que nous puissions vous entendre.

Le rat en question sort du rang. Il avance en traînant un peu le pas. Les uns et les autres s'écartent pour lui laisser le passage. On le reconnaît. Il fait figure d'ancien dans la communauté et de sage aux yeux de tous, quelle que soit l'espèce. Nombre des présents n'étaient pas nés alors qu'il exerçait déjà son autorité. Il sort de la pénombre et se place sous le puits de lumière. Son pelage est terne, râpé, il a une pelade sur le dos. Le chasseur le dévisage avec dédain. Une vieille peau, se dit-il en ricanant intérieurement. Décidément ce rêve... Le rat se racle la gorge afin de s'éclaircir la voix.

– Hum... Je... Hum, hum... Je fais partie de ceux qui se trouvent à la croisée des deux sortes que nous sommes : mes semblables et moi-même nous nourrissons aussi bien de grain que de chair. Nous prélevons et parfois sommes prélevés. Notre monde, la nature, est le résultat d'un subtil équilibre entre le nombre d'individus à qui elle permet de vivre et ce qu'elle leur offre pour vivre et assurer leur descendance. De notre point de vue, nous ne portons guère préjudice aux végétaux. Nous les taillons, nous en consommons les graines ou les écorces sans jamais enrayer leur reproduction... Pour la chair, si nous tuons, c'est pour satisfaire nos besoins vitaux et parce que, en tant que carnivores, nous absorbons ce que nos organismes sont capables d'ingérer. Mais toujours dans la limite de ce que nous pouvons trouver. Décimer conduirait à notre perte.

– C'est faux!, interjette le chasseur. Et nos cultures, et nos greniers et nos réserves alimentaires, et nos élevages! Si l'on vous laisse faire, vous les saccagez! Vous êtes capables de ruiner les efforts de toute une vie en quelques semaines. Vous ne respectez rien! Vous salissez tout, vous grignotez à gauche, à droite, sans jamais ne rien terminer. Vous êtes nuisibles. Vous portez la maladie en vous!

Le rat soupire. Il se tourne vers l'accusé.

– Lorsque nous n'avons pas assez à manger, nous prenons ce que nous trouvons. La faim nous pousse à nous nourrir, comme vous le faites vous-mêmes. Nos organismes sont semblables et leur fonctionnement identique : trouver de l'énergie pour que nos cœurs battent, notre cerveau commande nos muscles...

Le chasseur hausse les épaules.

– C'est tout ce que vous avez à dire?

Le rat sourit.

– Non. À votre différence, nous ne nous faisons jamais la guerre pour voler les ressources des autres. Certes, je l'avoue, le plus fort écarte le plus faible, chacun veille à sa survie. Au-delà, c'est celle de l'espèce qui est en jeu. Le faible ne peut pas toujours assurer vaillamment la défense de sa descendance. Ceci dit, lorsqu'il y a pénurie généralisée, même les plus costauds finissent par en pâtir. En tant que rat, il m'arrive de chasser, d'aller croquer un oisillon, une souris, un chaton. Le sanglier dévore les mêmes et nos jeunes aussi. Je n'en veux pas aux sangliers, ni à la buse ou au hibou. C'est la règle du jeu. C'est à moi de prendre garde et faire en sorte qu'il ne m'arrive rien. Nous veillons à maintenir l'équilibre qui nous tient en vie.

– Ouais, en résumé vous vous boulottez les uns les autres et vous trouvez ça normal. Où est la différence avec nous? Sinon que nous vous attrapons pour vous déguster? Un civet, un cuisseau de chevreuil mariné, un faisán au four...

– L'art culinaire ne peut tout justifier.

– Vous ignorez ce que c'est!, réplique avec vigueur le chasseur. À part la viande fraîche et la charogne...

– Je vous prierais de mesurer vos propos, intervient le président. Vos sarcasmes sont incongrus et déplacés. Vous seriez étonnés de connaître nos goûts en matière d'alimentation. Quant à certains des vôtres... De toute façon, ce n'est pas le sujet qui nous préoccupe. Continuez, ajoute-t-il en se tournant vers le rat.

– La différence ?, reprend ce dernier après avoir remercié d'un petit hochement de tête le magistrat, Elle est incommensurable. Nous ne prélevons que ce dont nous avons besoin. Aucun renard, aucune buse ne tue gratuitement dix lapins alors qu'un seul lui suffit pour être rassasié, lui et sa famille ! Un prédateur tue pour calmer sa faim et parce qu'il est fait ainsi et qu'il n'a pas d'autre choix. Pour se défendre aussi – dans les cas extrêmes –, parfois pour interdire son territoire, préserver sa portée, protéger un compagnon ou une compagne. Mais, même dans ce cas-là, nous préférons user de l'intimidation plutôt que de nous affronter dans un combat sanglant et stérile. Et si nous ne consommons qu'une partie de nos proies, nous laissons toujours le reste aux autres. Nous ne gâchons rien, car la vie est trop précieuse pour la dilapider inutilement.

– Ben voyons ! J'ai vu le résultat du passage d'un renard ou d'une fouine dans un poulailler : pas beau à voir.

– Il arrive que la folie s'empare de certains d'entre nous. Ceci dit, dans la nature, les poulaillers, ça n'existe pas. Et de toute façon, convenez que c'est une sorte de dérapage exceptionnel. C'est tenter le diable, comme vous dites si souvent, vous les hommes, en guise d'excuse, lorsque l'on n'a rien à se mettre sous la dent. La différence essentielle entre vous et nous, c'est que vous nous tuez par plaisir, parce qu'il ne vous en coûte rien et que vous ne risquez rien. Vous nous tuez pour le trophée, pour de l'argent. Vous nous écrasez sciemment sur les routes, vous nous gazez, et nous empoisonnez, vous nous égorgez ou nous brûlez en toute impunité. La plupart du temps, personne ne prend la peine de ramasser nos dépouilles, vous n'en avez que faire. Si encore c'était pour vous nourrir, nous le comprendrions, mais ce n'est pas le cas. D'ailleurs, vous n'avez nul besoin de nous trucider avec vos élevages terrifiants, vos magasins remplis à ras bord de victuailles, vos poubelles débordantes de nourritures gâchées que vous ne partagez même pas avec vos semblables qui meurent de faim.

– Arrêtez, ça suffit, c'est trop, vous allez me faire pleurer.

– Je ne crois pas.

– Vous avez raison.

Le chasseur se passe une main dans les cheveux. Mais quand est-ce que ce rêve stupide va se terminer ? Ce n'est même plus amusant, c'est lassant, fatigant même. Tout ça c'est sans doute la faute à ses petits-enfants qui chouinent à chaque fois qu'ils le voient partir avec son fusil à l'épaule. Des gosses de la ville qui ne connaissent rien à rien et dont les parents, sa belle-fille surtout, mais son fils aussi maintenant, ont attendri l'âme à coup d'Ushuaia, de Cousteau, de Caméra au poing, qui se sont abonnés à Planète ! Une pitié ! Ça devrait être interdit. D'ailleurs, pour éviter les récriminations, ils ne se voient plus de toute la saison de chasse.

Aller jusqu'au bout du rêve quand même, pour voir.

– L'homme domine le monde qui a été créé pour le recevoir, poursuit-il. Tout ce qui s'y trouve y a été placé pour satisfaire ses besoins, quels qu'ils soient. Lorsque nous étions sans défense, le lion, l'ours, les loups nous considéraient comme du vulgaire gibier. Nous étions bons à être dévorés. Et ils ne s'en sont pas privés. Maintenant que nous les avons remis à leur juste place, maintenant que nous pouvons décider de notre sort, vous voudriez que nous vous regardions bien sagement, sans profiter à notre tour de notre force et de notre pouvoir ! ? La chasse...

– Le meurtre!

– La chasse! Vous ne pouvez pas comprendre. Pour vous, chasser, c'est un moyen de survivre, pour nous c'est un art, un plaisir. Une tradition qui s'ancre dans la nuit des temps et qui nous donne droit de la pratiquer sans aucune restriction. Est-ce que nous reprochons au renard de manger un rat? Non.

– Mais qu'il dévore une perdrix et vous l'accusez de tous les maux, vous l'affublez de maladies qu'il ne porte pas ou plus, profitant ainsi de la confusion que vous inculquez dans les esprits de vos semblables pour nous éliminer.

– Évidemment! Parce que la perdrix ou le faisan, comme le chevreuil ou le lapin, ne survivent que parce que nous le voulons bien. Vous nous appartenez! Votre destin nous appartient. Nous vous tolérons dans un monde où vous n'avez plus votre place. Vous êtes tout juste bons à justifier les discours verbeux des écologistes et à servir de sujet pour réaliser des reportages animaliers pour les mêmes. Le patron, sur terre, c'est l'homme! Vous devriez avoir compris ça depuis longtemps!

– Toujours aussi modeste à ce que j'entends.

– Non, c'est juste la réalité. Si vous n'êtes pas satisfaits pas de votre condition, mobilisez-vous, résistez et essayez de nous prendre ce que nous avons durement acquis. Donc, oui, j'affirme devant vous tous, sans la moindre honte ni le plus petit remords, que nous avons porté la chasse à son plus haut niveau, à l'excellence. La chasse, c'est un mode de vie, c'est une culture. C'est un concept qui vous dépasse totalement. Après tout, vous n'êtes que des bêtes.

L'assemblée est médusée. Elle connaît le genre humain bien qu'elle ne comprenne pas sa manière de vivre et sa propension à détruire peu à peu la planète qui le porte. Si l'homme était seul sur terre encore, mais ce n'est pas le cas. Alors, quelle arrogance, quelle suffisance, quelle prétention et quelle inconscience!

– Et tirer au fusil à bonne distance, caché, sans affronter sa proie fait partie du code d'honneur du chasseur? Quel courage face à un lièvre ou un chevreuil dont les membres sont raidis par le froid?

Une fois de plus, le chasseur hausse les épaules.

– Encore, lorsqu'il s'agit d'un sanglier comme notre honorable président, on pourrait le comprendre. Il faut du courage pour l'affronter, ce n'est pas votre qualité première. Vous ne faites jamais face à votre adversaire à mains nues. Qui plus est, vous ne lui laissez aucune chance, alors qu'en ce qui nous concerne, même si nous sommes mieux armés que nos proies, elles ont toujours une possibilité de s'en sortir. Faible, certes, mais bien réelle: une maladresse de notre part, une feinte surprenante, une mauvaise appréciation, un retournement de situation inattendu... et ce sera une journée sans manger.

– Vous me faites penser à des amateurs, rétorque le chasseur agacé. Vous êtes sur terre depuis plus longtemps que nous et vos techniques sont toujours aussi primaires. C'est la raison pour laquelle nous vous surpassons et qui fait que jamais, vous entendez, jamais, vous ne pourrez nous égaler. Vous en êtes encore à vous courser les uns les autres alors que nous avons inventé l'arc et le fusil, les pièges. C'est ce qui nous donne le droit de vous abattre pour ce que vous êtes: des animaux qui ne répondent qu'à des instincts primaires et sur lesquels nous exerçons de

plein droit notre supériorité. Nous sommes l'espèce dominante, celle dont l'intelligence est incomparable. Vous n'êtes rien. Nous construisons ce monde et le modelons à notre envie alors que vous, vous le subissez et nuisez à nos entreprises. Alors, oui, je crois sincèrement que nous pouvons nous réjouir et festoyer autour de vos maigres carcasses. Vous êtes là pour assouvir nos passions et nos plaisirs et si cela passe par quelques coups de fusils, si cela doit entraîner votre disparition, ça n'a aucune importance; nous saurons repeupler nos campagnes, nous avons des élevages pour ça. Et nous ferons encore de fameux cartons.

La Cour s'entre-regarde. Voilà un homme qui n'a pas peur d'exprimer ses opinions. Il les revendique haut et fort, il n'a pas un regard pour eux, ils ne comptent pas. Le rat est retourné à sa place, le dos un peu plus voûté, le regard plus sombre aussi. Tous ont compris que c'est un procès perdu pour eux, pour leur cause, parce qu'ils ne sont pas de taille à lutter. Les hommes ne les extermineront pas tous, quelques-uns échapperont au désastre. Toutes les espèces ne survivront pas. Les zoos ont de beaux jours devant eux et les campagnes gagneront en silence, car la vie les aura désertées. Le président s'est penché vers ses assesseurs, la partie civile renonce à plaider, c'est inutile. Tout a été dit, tristement dit. Ils regardent le chasseur qui les ignore. Il ne les craint pas. Il les défie crânement. La justice des animaux ne saurait valoir celle des hommes. Alors, comme s'il avait mille ans, le président se redresse péniblement.

– Est-ce que le prévenu désire plaider sa cause avant que le jury ne se retire pour délibérer ?

– Je crois que nous avons assez joué comme ça. J'ai dit ce que j'avais à dire, et votre jugement vous pouvez vous le...

Le président émet un grognement. Le chasseur ne termine pas sa phrase mais affiche un sourire insolent.

– Que le jury veuille se retirer, ordonne le président.

– C'est inutile votre honneur, dit le premier juré. Notre avis est forgé.

– Vous devez délibérer, insiste le président.

– Notre jugement est établi et fondé, à l'unanimité.

Le président est contrarié, la forme n'est pas respectée.

– Voyez-vous un inconvénient à ce que le jury ne se retire pas ?, demande-t-il au chasseur.

– Pour tout vous dire, je m'en fous royalement.

Le président secoue sa grosse tête: quelle impertinence.

– Bien. Premier juré, faites nous part de votre verdict.



«Il y a des aboiements au loin, ils me cherchent. Où suis-je? J'ai dû sacrément me rétamer. Putain, le mal de tête... Les chiens se rapprochent. Il leur en aura fallu du temps pour me retrouver. Et ce cauchemar, j'ai cru que ça ne finirait jamais. Quelle histoire de con, ce procès... Je me sens bizarre, le choc sans doute. Je dois avoir une sacrée bosse sur le crâne. J'entends des voix. Y vont pas tarder à me trouver. Quand je pense à ce sanglier et à ce rat, quelle blague! Quand je vais raconter ça aux copains, y vont bien se marrer. Bon, faudrait peut-être que j'essaie de me relever, je suis vautré dans ces fourrés et ils risquent de passer à côté de moi sans me voir, les cons.»

Mais c'est quoi ce bordel!?! Je suis debout pourtant et je suis toujours dans ces fourrés!?! Vas-y mollo mon gars, t'as la tête qui te tourne, faudrait pas rechuter. Si seulement j'y voyais un peu plus clair. Faut que j'écarte ces ronces... Mes mains? Qu'est-ce que j'ai sur la tête, et tout ce poil sur moi? J'arrive même pas à parler. Mais c'est quoi ce délire!?!



– Allez, cherche! Cherche! Il doit pas être loin. J'ai vu des oreilles qui dépassait du roncier. Cherche, nom de Dieu. Faut pas le rater. Avance! Là, le trou dans les ronces, tu l'as trouvé? Pousse-toi, débard!



«Qu'est-ce qu'ils m'ont fait? Mais qu'est-ce qu'ils m'ont fait!?!»



– Ah, ça y est, je te tiens, t'es coincé. Je vais te faire la peau, mon salaud!

